

1^{er} prix du concours nouvelle

« **Le concours** » de Cécile TURBIDE

Note d'intention

Pourquoi cette nouvelle, *Le concours*, et pas une autre ?

L'organisation nous a offert ce thème bienheureux, « Espoirs » et son pluriel malicieux. En ce qui me concerne, elle m'a également révélé son contexte, le concours d'écriture, car la littérature, la compétition, la créativité, la mise en lumière sont autant de leitmotiv pour l'être humain et donc pour un personnage. Mon impatience à découvrir ce thème de 2024, concurremment à mon désir de relever un défi littéraire, a fini d'esquisser et ce héros et l'intrigue à venir : J'allais accentuer les traits, mes traits, pour les faire glisser avec délectation vers la folie. Tout ceci a été très vite posé. J'ai ensuite mémorisé les règles du jeu, celles du genre conjuguées à celles du concours. Il ne me restait plus qu'à prendre du plaisir à créer en suivant mes envies de l'instant : torturer un petit-bourgeois, critiquer Ikea, faire preuve d'arrogance, imaginer une certaine folie, malmener promptement certaines facettes de notre société, etc. A cela, ajoutez mon admiration pour Honoré de Balzac, ses personnages dont la passion mène souvent à une fin tragique, et vous avez les ingrédients principaux qui m'ont mené à écrire *Le Concours*. Je vous mentirais si je n'admettais pas avoir apprécié l'ironie : la fiction qui s'approche ainsi de la réalité... Vraiment.

J'espère que cette nouvelle saura vous divertir au moins autant que j'ai aimé l'écrire.

*« Men have called me mad ; but the question
is not yet settled, whether madness is or is not
the loftiest intelligence »*

- Edgar Allan Poe,
Eleonora.

« Mon dieu, mais qu'est-ce qu'on se fait chier ! »

C'était là sa dernière pensée avant de sortir de chez lui. Il lui fallait fuir l'ennui et ce sentiment d'agonie au sein de cet appartement haussmanien. Fuir pour ne plus passer inlassablement devant ce téléviseur à la taille démesurée, support de l'aliénation intellectuelle, devant cet ordinateur high-tech lui rappelant sa laborieuse semaine, fuir pour ne plus aller et venir sur ce parquet en point de Hongrie, interminable, entre ces murs blancs surmontés de moulures anciennes trop hautes pour être admirées, dans ce décorum scandinave tout en bois clair et tapis écrus, l'intra-muros du fade et de l'impersonnel, pour ne pas dire du néant. Fuir enfin pour ne pas constater une fois encore à quel point sa femme ne changeait rien à sa vie. Il enfila alors à la hâte sa veste Belstaff et ses mocassins Ferragamo, cria à la ronde « Je sors ! » en claquant la porte sans attendre l'unique retour qu'il en aurait, l'écho de sa propre voix.

C'est pendant cette échappée dans les rues de la ville au pavé luisant de pluie qu'il est entré presque par hasard dans cette librairie. Presque. Presque car sa devanture d'un autre temps avec son soubassement aux boiseries finement travaillées et d'un vert impérial, sa vitrine en forme d'arche surmontée d'une rosace de verre, ses pilastres massifs et majestueux, son enseigne dorée trônant au-dessus de la porte vitrée, tout lui rappelait la boutique où sa mère aimait tant chiner pendant des heures lorsqu'il était enfant et qu'il l'attendait patiemment, assis à même le sol au rayon des bandes dessinées. En entrant, il fut frappé, agréablement, par l'odeur des livres neufs et du bois des rayonnages qui recouvraient chaque centimètre carré de murs. L'ambiance feutrée finit de le charmer : de grands tapis persans étaient jetés ici et là, sous des tables pourpres, sûrement de chêne rouge, toutes chargées de livres, et un subtil éclairage permettait de lire les quatrièmes de couverture sans agresser la pupille du chaland.

Il apprit plus tard qu'il s'agissait de la plus grande de la région, la plus visitée, de celles qui font de la résistance aux grands groupes, ces supermarchés de la culture qui proposent dès le printemps un livre offert pour deux achetés afin que toutes les femmes lézardant sur la plage puissent lire du thriller aux sensations morbides ou du « feel good » sans faire chauffer plus de deux neurones à la fois. Comment avait-il pu vivre si près sans jamais le voir, ce si beau sanctuaire ?

Il y trouva des libraires souriants, l'un s'agitant d'une étagère à une tête de gondole, l'autre discutant avec un lecteur indécis, ou encore celui-ci derrière le comptoir, attendant le client, une oeuvre d'Halldor Laxness ouverte entre ses mains. Il n'y avait pas grand-monde, il était encore tôt ce matin-là. Sûrement les lecteurs en mal de pitance littéraire ne débarqueraient en masse que d'ici une heure ou deux. Difficile de se lever tôt quand on a lu jusqu'à tard dans la nuit pensait-il.

Sur une étagère, il remarqua Madame Bovary, celle qui l'avait vu naître. En effet, sa mère qui s'ennuyait dans ce monde trop vrai, trop attendu, ne se déplaçait jamais dans la maison sans un ouvrage sous le bras et ne dérogea pas à sa règle au moment d'accoucher : les infirmières durent lui rappeler pourquoi elle était là et c'est avec regret qu'elle quitta Flaubert le temps de donner naissance. Ainsi il avait grandi avec les sorcières de Roald Dahl et le Sherlock de Sir Arthur Conan Doyle, avant de piocher dans la bibliothèque maternelle des Zola, des Balzac et autres Maupassant. Puis vint sa période sombre où il se passionna pour Thomas Bernhard et James Ellroy tandis que sa mère finissait de se perdre à tout jamais dans le précipice des mots et de la folie.

Mais son entrée en école de commerce l'éloigna du foyer familial et mit fin à ses lectures ; les études, la vie étudiante lui prirent tout son temps et toute son énergie. Puis son mariage insipide, pour faire comme tout le monde, et ce travail qui lui donnait l'illusion de réussir.

Il en était là de ses réflexions quand une affiche aux couleurs bleutées, cernée d'un fin liseré d'or, retint son attention : « Concours de Nouvelles ! Un thème, 2500 mots, un jury d'exception pour vous départager et peut-être serez-vous publié par la maison d'édition Gallimots après une cérémonie de remise de prix sur le parvis de la mairie (présence obligatoire). Retrouvez le règlement sur le site de notre librairie : Pharmaliber.com ».

S'éleva alors au creux de son abdomen une vague cristalline, un tsunami de désirs accordés, évidents, en même temps que la sensation chaude et intense de l'espérance traversait son corps. Un électrochoc qui le fit se ruer hors de la boutique, dévaler les rues sans les voir et attaquer quatre à quatre les marches le menant chez lui. Une obsession avait surgi pour le meilleur et pour le pire : Il voulait écrire, créer, devenir démiurge d'un univers nouveau et fantastique, faire partie de ces hommes pour qui sa mère vouait une admiration sans faille, pour qui elle oubliait le reste de l'humanité, auprès de qui lui-même s'était réfugié tant de fois, enrobé de délices aventureux, mystérieux, sucrés-salés, sans contrainte, sans emprise, juste libre de rêver. Il voulait offrir ce bonheur au monde tout en s'y lovant pour toujours.

Il a d'abord lu mille articles sur l'écriture, mille livres sur les ateliers d'écriture, mille interviews d'écrivains faisant mine de dévoiler leur « secret ». Mais il n'a jamais été dupe, il n'existe pas de recette miracle, pas d'algorithme ou de formule magique pour réussir une oeuvre digne de ce nom. Alors il a travaillé, il a noirci des centaines de pages, pour la plupart parties à la corbeille, il a effacé des milliers de mots, des milliers de phrases, modifié l'incipit, inversé les paragraphes, repris encore tel passage, rectifié la syntaxe par-ci, changé le lexique par-là, exclu ce personnage, mis en valeur un autre, remanié la conclusion... Et tout remodelé mille fois.

Tout ce temps, toute cette énergie, où il a fumé plus de cigarettes que le tabac en bas de chez lui ne pouvait en fournir, où il a bien des fois failli tomber d'inanition car il oubliait de se nourrir, où il s'est coupé du monde au point que sa femme

l'a quitté sans qu'il ne sourcille – il s'est aperçu de son départ au bout d'une quinzaine de jours, lorsqu'il a voulu lui demander où elle avait rangé un livre utile à ses recherches. Une abnégation totale, nécessaire, pour que ses espérances, être un écrivain incontournable et reconnu par ses pairs, se réalisent. Quand il pense qu'il y a encore deux mois, il avait si peu d'ambition : Il souhaitait simplement obtenir ce poste de Project Management Officer chez Thiales. Quelle blague ! Heureusement, son concurrent direct a survécu à l'incendie, autrement il aurait sûrement eu le poste et n'aurait jamais pris connaissance de ce concours. Il aurait continué ainsi son petit bonhomme de chemin, gratte-papier, gestionnaire, support de tristes pontes, d'une morne entreprise, son corps se balançant d'ennui au bout d'une corde faite d'intrapreneurship et d'upskilling. Quelle fut sa jouissance le jour où il remit sa démission ! Fini de perdre son temps, il fallait faire éclater au grand jour ce talent dormant, là, au fond de lui depuis toujours, mais que de néfastes influences avaient fait dévier.

Et aujourd'hui, il y est presque ! Il est parmi les cinq finalistes ! C'est certain, il va gagner, il ne peut QUE gagner ! Les autres espèrent également être lauréats bien sûr, ils ont dû écrire plusieurs essais, corriger deux ou trois versions, peut-être même ont-ils fait lire leur texte à quelques proches pour avoir leurs avis. Mais ils sont bien moins bons que lui, il le sait.

Il a les noms de ses adversaires. Il les connaît. Il les a observés. Des cancrelats d'une pseudo-littérature, des écrivains du dimanche, des adeptes de la branlette intellectuelle, des prépubères s'inventant des histoires de fées et de dragons au fond de leur lit, à la lumière d'une veilleuse, des auteurs d'autobiographies dégoulinantes et dégoûtantes, des gribouilleurs de province à la plume arboricole, tout juste bons à décrire une Nature jamais aussi ennuyeuse que lorsqu'ils ont tenté de l'entreprendre.

Il y a d'abord Sarah, la secrétaire administrative d'une obscure institution régionale. Avec ses jupes longues, ses chemisiers blancs et sa sacoche brodée main, peut-être la candidate la plus redoutable : Elle a tant de temps à perdre à son poste, et cette vie ennuyeuse qui a dû la pousser à faire travailler son imagination depuis tant d'années... Il est mauvaise langue sur ce point, il le sait. Mais elle est mauvaise tout court alors peu importe. Elle se veut écrivaine épistolière mais est incapable d'écrire une lettre honorable. Vraiment.

Jean-Pierre, le retraité randonneur qui troque ses bâtons de marche contre un stylo dès que les températures n'excèdent pas 15 degrés. Tsss, laissez-le rire, quel imposteur ! Tant pour son amour de la montagne que celui de l'écriture. Comme si décrire le bourgeonnement d'un chrysanthème faisait de lui un aventurier. Un Mike Horn des jardins oui ! Car c'est bien là qu'il a acquis son teint buriné, l'âge aidant. Il se veut écrivain botaniste et ne saurait pas reconnaître une branche de gui. Vraiment.

Thomas, l'étudiant en Lettres, ambitieux mais point téméraire, qui passe plus de temps à relever la mèche qui lui barre le front qu'à lire les vrais hommes de lettres que sont Victor Hugo ou Marcel Proust. Monsieur se pâme d'admiration pour la Beat Generation ! Ah ah ! Oui, bien sûr, Monsieur préfère fumer des pétards,

déflorer des étudiantes en droit sur leur trente-et-un, et partir en vacances avec son sac à dos Picture dans des pays où il pourra profiter de la misère des autochtones, payant son repas deux dollars. Bonjour tristesse petit monsieur, vraiment.

Madeleine, la doyenne aux mains tremblantes, qui du quatrième étage de son hospice pense pouvoir rendre intéressants de pauvres souvenirs en les pimentant d'une romance jaunie dans les ruines d'une guerre dont elle a tout juste entendu parler, planquée dans les vignobles bordelais d'un oncle fournissant pétainistes et résistants, sans discrimination aucune tant que l'argent affluait. Ses mensonges et son amour faussement ravissant le répugnent. Bien sûr, elle l'a épousé son ouvrier viticole aux muscles saillants et à la peau joliment tannée, mais comme toute femme de son époque, elle a fini au fond de la cuisine à détacher ses fonds de caleçon. Quelle romance ! Elle se croyait rebelle alors qu'elle unissait son sort à celui d'un prolétaire, faisant fi de l'échelle sociale. C'est qu'elle a le sens de la chute la vieille Madeleine, vraiment.

Des gueux de la prose, voilà ce qu'ils sont. Lui est un amoureux du mot, un acharné de la belle phrase, un compositeur de miracles stylistiques, un génie au service de l'Art, du plus bel art, le sien.

Il va chevaucher l'étalon de la victoire, récolter la semence des ses saillies, amasser les prix d'excellence et devenir le roi du Panthéon. Pour lui, de nouveau, deux millions d'âmes se regrouperont dans les rues de la capitale pour pleurer la mort de l'Homme jusqu'à son tombeau. Comment pourrait-il en être autrement ? Qui pourrait en douter ? Certainement pas lui.

Le jury peut-être ?

Formé de professionnels du livre et de la culture, auxquels s'ajoute un écrivain primé à plusieurs reprises, il devrait être rassuré sur leur capacité à voir le génie en lui. Mais si justement ils ne le voulaient pas ? S'ils ne voulaient pas de concurrence à leurs écrivains déjà sur le marché ? Si l'auteur notoire craignait de se voir voler la vedette ? Souvent, il s'est posé ces questions, trop souvent...

C'est donc bien leur faute. Oui, c'est bien en raison de leur iniquité prévisible que Sarah a dû écrire cette lettre de suicide les yeux embués de larmes, que le vieux montagnard, l'air surpris, s'est écroulé tête la première dans son potage aux baies de gui, que sur la corniche les freins de la Fiat Panda estudiantine ont mystérieusement lâché et que mamie s'est fracassé le crâne en bas des escaliers.

Mais aujourd'hui il regarde l'affiche bleue au liseré d'or et il le sait : tous les espoirs sont permis. Vraiment.